

SÉMINAIRE 2020-2021.

FIG. (FIGURE, IMAGE, GRAMMAIRE)

XLVII. DÉLAISSEMENT & HANTISE

« Et, croyant qu'il voulait jouer, elle le poussa doucement. Il tomba par terre. Il était mort. Trente-six heures après, sur la demande de l'apothicaire, M. Canivet accourut. Il l'ouvrit et ne trouva rien *. Quand tout fut vendu, il resta douze francs soixante et quinze centimes qui servirent à payer le voyage de mademoiselle Bovary chez sa grand-mère. La bonne femme mourut dans l'année même; le père Rouault étant paralysé, ce fut une tante qui s'en chargea. Elle est pauvre et l'envoie, pour gagner sa vie, dans une filature de coton. »

Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, 1856

Séminaire XLVII

Délaissement & hantise

Il nous faut procéder à une première synthèse de nos travaux et de nos recherches. Nous avons proposé de travailler sur ce que nous nommons la *synéidèsis*, à savoir l'image de l'état restant du monde. Nous avons augmenté ce concept en supposant l'existence de ce que nous avons alors nommé une *image synéidétique*, qui supposerait une image qui contient en elle l'indice de cette image de l'état restant du monde. La *synéidèsis* est l'image de ce qui reste après toute prise, de celle de l'image à celle de tout prélèvement. Cette prise et ce prélèvement

discordance des temps « qui s'en chargea », « elle est pauvre et l'envoie »: on revient au présent, c'est intéressant ce présent qui re-actualise à chaque lecture l'abandon.

F. Vallos : Mais oui parce que le seul présent est la pauvreté de la tante. Le reste est fini, achevé et sans rédemption (passé simple). Et voilà : chaque fois que nous le lisons, nous sommes plongé dans l'effroi de cette présentification. Sans pouvoir en sortir, messianiquement.

* J. George : Il y a un truc qui se frictionne là entre l'anatomie et l'argent dans cet enchaînement de phrases l'impression que le peu d'argent qu'il reste était dans son corps. Eucharistie financière.

F. Vallos : Ha ! Non pas dans le corps de Charles, mais dans ce qui restait. En revanche dans le corps rien. Encore une fois cette phrase est assourdissante : « il l'ouvrit et ne trouva rien ». Fin de l'histoire. Aucune rédemption, aucun salut. Si ce n'est l'effondrement destinal. Mais l'enchaînement entre « ne trouva rien. Et tout fut vendu... » est la fois terriblement comique et terriblement atroce. Un corps vide et une bourse vide. Autrement dit la figure de l'aliénation.

J. George : C'est très intéressant. Il y a quand même un truc bizarre dans la tournure de la phrase « Quand tout fut vendu, il resta douze francs soixante et quinze centimes ». Normalement c'est quand on achète qu'on compte après ce qu'il nous reste. Suprême aliénation alors. Et sans parler toujours de la

modifient le monde. Le monde signifie la relation plus ou moins dialectique entre le réel et la réalité. Si le réel désigne ce qui existe en dehors de notre production et de notre activité (en dehors de notre puissance réalisante), la réalité, quant à elle, désigne bien l'inverse, c'est-à-dire ce qui existe à partir de notre production et de notre puissance réalisante. Le monde (au sens du terme grec *kosmos*) désigne la relation entre l'effet du réel et celui de la réalité. Or l'état du réel autant que celui de la réalité est modifié, troué, perturbé, à la fois par ce que nous produisons et à la fois par la puissance de la relation de l'un vers l'autre*.

Pour comprendre cette synéidèsis nous l'avons pensée depuis la question de l'élégie, ou de la plainte. Plainte sur l'état laissé du monde, c'est-à-dire sur l'état de la réalité et l'état du réel que nous délaissions pour ne saisir que la puissance de notre production. Nous posons alors l'hypothèse qu'à partir de la synéidèsis il faille penser ce que nous nommons, aujourd'hui, comme *délaissement* et *hantise*** du monde et de l'être.

Ceci nous a permis de penser la question, non pas de ce qu'est une image, mais de ce qu'est *encore* une image, c'est-à-dire maintenant, au moment d'une crise exemplaire d'un état de délaissement du monde. Or, si l'image fige un état permanent et reconstruit du monde, elle ouvre à une hantise*** qui ne permet pas de «voir» l'état restant. L'hypothèse alors est de savoir s'il est possible d'avoir une image synéidétique qui contiendrait un indice en vue d'une compréhension de cet état restant.

C'est pour cela que nous avons élargi nos recherches à un autre concept paulinien, la *mérimnie*,

d'un problème de hantise, mais plus encore ici un problème d'oubli de l'être. L'oubli de l'être est lié à la hantise. Mais ici il faudrait longuement pouvoir parler de cet oubli. Que signifie l'oubli de l'être. Il signifie que les structures qui nous entourent (celle du monde) ne sont pas propices à penser la teneur existentielle de l'être (son mouvement) pour ne préférer que la teneur essentielle). D'où cette impression d'être étranger à soi-même comme le dit Nietzsche. Mais cet état restant, il est mouvant, puisqu'il est pris dans une relation et qu'une relation est perpétuellement changeante, évolutive, fluctuante. Donc, ce qui me taraude, c'est que quand tu parles d'une image figeant l'état existant du monde, je vois une photographie documentaire sur la misère, et quand tu parles d'une image de l'état restant du monde, je vois une image abstraite, floue. C'est une analogie très terre à terre, je ne peux que m'en excuser, mais plus on avance, plus ces images me semblent irréalisables, en dehors de ces deux champs de la photographie franchement pas subtils.

C. Heilmann : Finalement, c'est là qu'elle se situe, l'image synéidétique ? À la charnière du réel et de la réalité, résultant d'une relation que les deux partagent, et proposant une forme « d'état des lieux » à un moment donné, de cette relation ? Elle serait à cet endroit, et elle révélerait les indices de prélèvement(s) et de reste(s) opérées dans le monde ?

F. Vallos : Je ne sais si c'est « finalement ». En revanche ce que je propose c'est de penser que l'image synéidétique s'intéresse particulièrement à cette relation. En sachant que cette relation c'est ce qui « fait monde », c'est-à-dire c'est ce qui produit du cosmogonique (du rangement, de l'ordre) et du cosmétique (de l'arrangement).

** F. Canova : Est-ce que tu pourrais re-préciser la définition d'hantise ?

F. Vallos : La hantise (terme provenant du scandinave et désignant la maison) indique qu'un lieu, un espace, une espace, un être est « habité » par quelque chose d'autre. La hantise désigne donc une sorte de co-habitation. Une sorte de co-location.

Être hanté désigne que l'espace qui nous est nécessaire est habité. En ce sens la hantise désigne une fréquentation, une habitude, une façon d'être obsédé par quelques chose ou quelqu'un.

*** J. George : Je sais que le commentaire est tardif par rapport au séminaire mais dans l'avant propos de *Généalogie de la morale* il y a des choses intéressantes sur ce qui pourrait être considéré comme hantise de soi : « Pour ce qui concerne la vie et ce qu'on appelle ces "événements" qui de nous sérieusement s'en préoccupe ? Qui a le temps de s'en préoccuper ? Pour de telles affaires jamais, je le crains, nous ne sommes vraiment "à notre affaire" ; nous n'y avons pas notre cœur, ni même notre oreille ! Mais plutôt, de même qu'un homme divinement distrait, absorbé en lui-même, aux oreilles de qui l'horloge vient de sonner, avec rage, ses douze coups de midi, s'éveille en sursaut et s'écrie : "Quelle heure vient-il donc de sonner ?" de même, nous aussi, nous nous frottons parfois les oreilles après coup et nous nous demandons, tout étonnés, tout confus : "Que nous est-il donc arrivé ?" Mieux encore : "Qui donc sommes-nous en dernière analyse ?" Et nous les recomptons ensuite, les douze coups d'horloge, encore frémissants de notre passé, de notre vie, de notre être hélas ! et nous nous trompons dans notre compte... C'est que fatalement nous nous demeurons étrangers à nous-mêmes, nous ne nous comprenons pas, il faut que nous nous confondions avec d'autres, nous sommes éternellement condamnés à subir cette loi : "Chacun est le plus étranger à soi-même", à l'égard de nous-mêmes nous ne sommes point de ceux qui "cherchent la connaissance" ».

F. Vallos : Texte important et cependant complexe. Il s'agit

* **J. George** : Délaisser implique que quelque chose est laissé sur place, abandonné à son endroit et pas déplacé donc s'il est délaissé et invisible c'est qu'on l'invisibilise volontairement. Délaisser peut rentrer en conflit avec cacher ou je pense à la façon dont on invisibilise la mort en la déplaçant - soit dans l'espace (maison de retraites, cimetières, abattoirs en banlieues) ou dans le « sujet » (le migrant, l'enfant de la famine, le terroriste).

F. Vallos : Absolument. Il y a deux choses : délaissé et occulter. C'est deux choses différentes et corrélées. On peut délaissé et occulter, on peut aussi simplement délaissé et abandonner.

*** **J. George** : Gordon Matta-Clark au sens propre, exposer le trou et l'ouverture de la maison.

F. Vallos : Le travail de Matta-Clark est exemplaire pour cela.

**** **M. Leith-Mourier** :

Pourrait-on dire que ces prises/prélèvement créent des stigmates dans le corps du monde? En me penchant sur l'étymologie je vois qu'il y a le sens de « marque », comme trace et en même temps cette idée de trouer, de percer, de plaie ouverte. Cela me renvoie aussi à l'écharde qui apparaît quelques lignes plus tard.

F. Vallos : Tout à fait d'accord. J'ai hésité à écrire le mot *plaie*. J'ai préféré ne pas et vous laisser le sentir. Oui cela couvre le corps et le monde de cicatrices et de stigmates. *Stigma* en grec c'est la brûlure. C'est même la marque au fer rouge, la marque de l'infamie,

comme le tatouage des camps, etc.

M. Leith-Mourier : oui j'y ai lu « la marque des esclaves ».

***** **C. Heilmann** : « Écharde », je ne l'ai plus en tête, c'est Foucault qui en parle?

F. Vallos : Non Walter Benjamin dans les *Thèses sur le concept d'histoire*.

C. Heilmann : Merci. Et chez Benjamin l'écharde a-t-elle une odeur, une forme, est-elle rattachée à la douleur? Ou est-ce plutôt la gêne qu'elle peut procurer qui importe? Je suis pas au point sur l'écharde philosophique.

F. Vallos : Nous savons que chez Benjamin elle est une écharde du temps messianique. C'est-à-dire qu'elle est douloureuse comme toute écharde et que la douleur est « revenante » puisque le temps messianique est replié sur lui-même.

** **C. Heilmann** : Mais cet état restant, il est mouvant, puisqu'il est pris dans une relation et qu'une relation est perpétuellement changeante, évolutive, fluctuante. Donc, ce qui me taraude, c'est que quand tu parles d'une image figeant l'état existant du monde, je vois une photographie documentaire sur la misère, et quand tu parles d'une image de l'état restant du monde, je vois une image abstraite, floue. C'est une analogie très terre à terre, je ne peux que m'en excuser, mais plus on avance, plus

ces images me semblent irréalisables, en dehors de ces deux champs de la photographie franchement pas subtils.

F. Vallos : Joli commentaire. Il ne s'agit pas au sens propre d'une image comme simple image matérielle. Il faut reconfigurer ce que nous connaissons. Oui il s'agit d'une image qui ne cesse de changer, qui ne cesse de bouger et que nous devons en permanence réévaluer. Tout le travail est ici. Il faut repenser l'image.

L'image n'est pas que la chose produite et restituée sur une surface de papier. L'image c'est ce que réel renvoie. L'image c'est ce que produit la réalité. L'image c'est la puissance effective de l'acte (voir Bredekamp). L'image c'est la théorie (la projection intellectuelle). Mais l'image c'est encore la relation dialectique entre le réel et la réalité. C'est aussi la relation dialectique avec l'effectivité, avec l'intensité, avec la densité, avec l'épreuve sensible du monde. C'est cela l'image et c'est depuis cela que nous devons fonder une image synéidétique, qui ne cesse de bouger et qui ne peut s'instituer.

C. Heilmann : Alors, pour voir cette image changeante en amont de sa réalisation, il faudrait pouvoir oublier notre expérience du monde

pour reconfigurer nos connaissances, et alors arriver comme « vierge » ou « neuf » face à cette image qui semble pourtant si importante, si essentielle, si visible qu'elle est manifestement imprenable, invisible, inaccessible, du moins si on cherche à l'observer en restant où l'on est (où je suis). Le travail que tu nous proposes n'est-il pas, plutôt que de chercher à prendre cette image, de changer de place, pour être en mesure d'imaginer cette image?

F. Vallos : Il ne s'agit ni d'être « vierge » ni de « prendre ». Il s'agit éventuellement de changer de place au sens nécessaire de la crise. Il s'agit surtout d'une sorte de vigilance (fondement de la philosophie) comme observation et interprétation en vue de s'occuper de ce qui est en monde avec soi.

à savoir une conscience comme mémoire. Dès lors nous étions en mesure de produire une théorie de l'image supposant à la fois un dispositif théorique (celui qui consiste à nous faire voir ce qui est et ce qui reste) et un dispositif éthique comme conscience politique de ce qui est et de ce qui advient.

Pour avancer dans une interprétation de la synéidésis il faut alors proposer de revenir sur ce concept de délaissement. L'image de l'état restant du monde, est précisément l'image de ce que nous délaissions*. Or dans ce cas nous ne voyons qu'une image qui a figé un état existant du monde quand l'état restant** demeure alors invisible. Toute prise produit un délaissement, une sorte d'abandon du monde que nous laissons ouvert et troué après la prise*** / ****. Or le monde c'est à la fois le réel, mais aussi la réalité, mais encore la relation entre l'un et l'autre et enfin, le monde c'est aussi l'être. Le réel, autant que la réalité, autant que leur relation, autant que l'être, sont couverts des trous et des traces des prises et des prélèvements. Ces trous et ces traces sont à la fois des hantises et des écharde *****, l'une et l'autre douloureuses qui viennent accaparer et occuper l'être dans une réduction drastique de son être, c'est-à-dire de l'espace nécessaire de sorte qu'il puisse advenir.

pour reconfigurer nos connaissances, et alors arriver comme « vierge » ou « neuf » face à cette image qui semble pourtant si importante, si essentielle, si visible qu'elle est manifestement imprenable, invisible, inaccessible, du moins si on cherche à l'observer en restant où l'on est (où je suis). Le travail que tu nous proposes n'est-il pas, plutôt que de chercher à prendre cette image, de changer de place, pour être en mesure d'imaginer cette image?

F. Vallos : Il ne s'agit ni d'être « vierge » ni de « prendre ». Il s'agit éventuellement de changer de place au sens nécessaire de la crise. Il s'agit surtout d'une sorte de vigilance (fondement de la philosophie) comme observation et interprétation en vue de s'occuper de ce qui est en monde avec soi.

*** J. George :** Commentaire peut-être ubuesque mais comme on revient sur l'origine du terme « économie » et que la hantise parle de l'habiter, il me semble intéressant de remarquer que nous vivons (Maurizio Lazarrato) dans une société de la dette et du crédit, immobilier notamment et que la relation créateur/ débiteur est au fondement même du fonctionnement des systèmes néo-libéraux et que le crédit est une mesure de gouvernance.

C. Heilmann : La dette, le créateur et le débiteur habitent donc sous le même

toit. Hantise totale, co-habitation extrême.

F. Vallos : Nous avons parlé lors du précédent séminaire de cette double dette (bancaire et cognitive). En fait il faut être en mesure de penser que la gouvernance n'a réellement lieu que lors qu'on contrôle la dette et les médias.

Oui chère Constance, c'est la règle, nous habitons tous sous le même toit. C'est la loi de la hantise. (Cf pour cela le travail de thèse de Jean-Baptiste Carobolante).

J. George : Mais alors en parlant de dette comment faire en sorte que la *synéidésis* ne soit pas une énième économie de la dette ?

« Tu manges de la viande, tu vas devoir réparer »

F. Vallos : Parce qu'il ne s'agit pas de cela. L'exemple que tu donnes est moral, non *synéidétique*. Ce qui est *synéidétique* c'est de s'interroger sur l'ensemble des conditions des gestes. C'est cela qui en fait une image « durable et continue » au sens du commentaire de Elena.

J. George : ce qui est *synéidétique* c'est de s'interroger à l'ensemble des conditions des gestes ou au trou

laissé par nos gestes ?

F. Vallos : À l'ensemble des conditions des gestes. Il n'y a pas besoin de *synéidésis* pour s'occuper du trou, de la blessure, de la plaie... juste du soin.

C. Heilmann : C'est pour les voir et les montrer qu'on a besoin de la *synéidésis*

J. George : « La *synéidésis* est l'image de ce qui reste après toute prise » pour moi cela parle pas des conditions, cela invite à y faire gaffe mais cela parle pas des conditions

F. Vallos : Eh bien à nous d'en parler des conditions. Si c'est juste pour faire un état des lieux, cela ne sert à rien. Si elle est l'image de l'état *restant*, c'est parce qu'elle s'interroge sur qui conditionne ce « reste ». Qui est utilisé sous une forme de gérondif, c'est-à-dire qui insiste sur le processus.

C'est donc pour les saisir, les maintenir en permanence à l'interprétation et les ouvrir à une possibilité du soin.

**** F. Canova :** Donc, pour reprendre Foucault et dans une certaine mesure Agamben, est-ce que nous pourrions construire une administration, une gestion de l'hantise ?

F. Vallos : Question complexe : il nous faudrait déconstruire l'administration pour déconstruire la hantise. Je reviens sur ma réponse. En fait, la gestion de la hantise existe déjà : elle est l'administration et les médias. Cette manière avec laquelle nous sommes en permanence inquiétés.

J. George : En cela, la finance administre aussi la hantise.

F. Vallos : Oui la finance, l'administration, l'économie, la banque... en somme toute gestion (fondée sur la question de la crainte et de l'endettement dont nous parlions lors du dernier séminaire).

Il nous faut alors parler des formes de hantises.

De quoi sommes-nous hantés ? Et comment se tenir dans la hantise ? Il faut pour cela comprendre ce que signifie le terme « hanter »*. Il indique une manière d'occuper un espace de sorte qu'on y détermine une fréquence ou un habiter. Il provient de l'ancien scandinave et signifie la « maison ». Hanter signifie fréquenter une maison, un abri. Il y aurait alors un lien possible à faire avec le terme grec *oikonomia*** qui désigne lui aussi une manière de fréquenter (comme gestion) une maison. Hanter c'est donc habiter. Être hanté c'est alors ne plus exactement pouvoir habiter parce que quelque chose d'autre vient y prendre place et ne nous laisse plus assez d'espace libre. L'image *synéidétique**** permet de désamorcer cette hantise, parce qu'elle permet de comprendre ce qui vient occuper l'espace.

La première forme de hantise provient de la manière avec laquelle nous délaissions les espaces où nous prélevons : ils sont pleins de béances et de trous et nous les abandonnons à l'épreuve de ce manque et de cette absence. Comme nous sommes persuadés que toute prise est logique et nécessaire, nous ne prenons pas conscience de la nécessité de nous intéresser à ce qui est troué et déchiré. C'est précisément cela l'*asynéidésis*, comme non conscience de ce qui est prélevé****. Or plus nous

à l'épreuve de ce manque et de cette absence ». J'ai la sensation que ce problème de « fonds » désigne l'état actuel du monde tout court et qu'emmène assez logiquement et directement à un questionnement de la place de ce que nous occupons.

F. Vallos : Je suis absolument d'accord. C'est « fondamentalement » (puisque'il s'agit d'un problème de fonds) la place que nous occupons à continuer de laisser ces béances et à laisser en produire d'autres. Or le fonds (le *Bestand* chez Hiedegger) est troué, poreux, ouvert, creusé, manquant, pour y trouver toujours quelque chose de plus. Et plus le fonds est troué et moins il est possible d'y fonder nos existences.

E. Corradi : En poursuivant cette lignée de pensée, il m'arrive maintenant de me demander si l'image *synéidétique* ne serait-elle pas quelque chose de *sustainable*, dont la traduction littérale en effet c'est *able to continue over a period of time*, donc liée au concept de *sustainability*.

F. Vallos : C'est encore une des raisons pour laquelle j'ai cité Flaubert « il l'ouvrit et ne trouva rien » en parlant du cadavre de Charles. C'est aussi la métaphore de l'état *restant* du monde.

Oui absolument. Cette image parce qu'elle permet de penser la vivabilité est un mode d'observation dans le durable et le continu.

***** E. Corradi :** Nous pourrions alors concevoir l'image *synéidétique* comme l'*oikonomia* de la hantise, à savoir une image en mesure de « gérer » cet espace intersticiel de la hantise ? Je fais écho au commentaire de Francesco.

F. Vallos : C'est très intéressant. Oui nous pourrions à la fois penser la *synéidésis* comme gestion chrématistique (sur le prélèvement) et économique (sur la production) de la hantise.

****** E. Corradi :** Ce passage me fait penser à toutes les questions éthiques qui se posent ou devraient se poser avant, pendant et après toute prise de vue. Soit questionner sa propre place vis à vis de ce qu'on va prélever, mais aussi vis à vis des usages et des conditions de restitutions d'une image, à qui cette image s'adresse, quel type de représentation du monde elle véhicule, etc. Je ne sais pas si c'est pertinent, mais je vois également un parallèle avec la sur-exploitation des ressources naturelles de la planète, que l'homme continue de prélever sans jugement, en « délaissant les espaces où nous prélevons » qui « sont pleins de béances et de trous et nous les abandonnons



No ghost just a shell, Huyghe & Parreno, 2000

**** J. George :** Redoublé bien sûr par l'abandon narratif romanesque avec les fameuses ellipses de fin de roman (peut-être que tu ne parles que de cela dans abandon destinal d'ailleurs, fleuve de Flaubert

F. Vallos : J'ai volontairement mis en exergue les derniers paragraphes atroce de Madame Bovary : la mort de Charles, son « ouverture », et le destin ouvrier de leur fille. Tout cela en quelques mots. Or depuis tout ce temps, je suis hanté par le devenir de la fille d'Emma et de ses propres enfants, etc. Cet abandon destinal et obsédant.

Et il est je crois le lieu absolu du récit, du littéraire et du cinématographique.

J. George : Ce qu'aurait résolu Zola en écrivant *La petite Berthe* mais que Flaubert se refuse à faire. C'est très beau. Il n'y a que les perroquets qui sont empaillés

F. Vallos : Oui c'est assez juste. Il y a chez Zola une inquiétude à la généalogie. Il y a chez Flaubert la nécessité de la brutalité du récit parce qu'il abandonne. *Madame Bovary* est en cela effroyable : ce n'est pas tant la mort d'Emma et de Charles le problème, c'est l'abandon de leur fille.

F. Canova : Le thème de l'abandon destinal me fais penser beaucoup au théâtre nordique du XIX^e siècle, en particulier à Ibsen et Strindberg, qui après ont été repris par Bergman dans le cinéma. Ensuite, pour ce qui concerne les personnages abandonnés et oubliés, je pense aussi à *Sei personaggi in cerca di un autore* de Luigi Pirandello, dans lequel, six personnages totalement perdus rentrent dans un théâtre demandant à un metteur en scène de mettre en scène leur histoire et donc de les faire exister, de les faire sortir de cet oubli où ils sont depuis que quelqu'un les a créés et abandonnés.

F. Vallos : Mais oui ! J'avais oublié la pièce de Pirandello. C'est exactement cela. Cette pièce est fabuleuse pour cela. C'est une pièce qui date de 1921. Ici encore à un moment si profondément intense de l'histoire matérielle.

abandonnons ces espaces et plus ils sont hantés, en tant qu'ils sont habités brutalement par d'autres hôtes, en tant qu'ils sont ruinés et abandonnés et en tant que leur abandon nous hante en permanence. C'est précisément le devenir haillons et le devenir chiffonnier* (*Lumpensammeler*), pensé par Walter Benjamin. Nous abandonnons des haillons (du monde troué et déchiré) partout que ne fréquentent que de fantomatiques chiffonniers qui tentent un ultime prélèvement de ce qui reste.

La deuxième forme de hantise est celle d'un abandon singulier, celui des figures et des représentations. Nous ne cessons de produire de la réalité et en cela de produire de la fiction, du récit, des figures, des représentations, des personnages que nous abandonnons à l'oubli et à la hantise. Ces figures sont légions, elles hantent nos mémoires et nos modes d'agir, des fantômes de *Don Quichotte*, à l'abandon destinal de la fille d'Emma Bovary** à la

* **J. George :** pratique qui revient énormément je trouve dans l'art contemporain, et beaucoup s'en revendiquent.

F. Vallos : Oui je suis d'accord. C'est pour cela que j'ai cité le travail de Huyghe et Parreno sur Ann Lee. Ils achètent une figure de manga dans un salon, alors même qu'elle avait été délaissée par tous. Sans eux elle aurait été abandonnée. Ils lui ont donné une sorte de « survivance ».

C. Heilmann : Je ne suis pas certaine d'être raccord sur ce qu'on attribue comme activité au chiffonnier, ici : pour moi il ne prélève pas les haillons délaissés, il continue d'utiliser un chiffon, peu importe son état, voire même en pleine conscience de son état.

Tout de suite je pense à Ismaïl Bahri et sa vidéo *Revers* : on y voit une paire de main manipuler une image

publicitaire sur papier glacé, la manipulation visant à effacer progressivement l'image, et de fait, l'image s'efface et devient poussière après 1 min 20 de manipulation (frottement). Ne reste que le papier nu de son image et de son usage, devenu chiffon.

F. Vallos : L'image ici vient du *Lumpsammeler* de Benjamin.

Toute société de production abandonne un nombre considérable de lieux et d'objets qui sont devenus des « haillons ». Le chiffonnier est celui qui n'a d'autres recours que de travailler avec les haillons. Avec ce qui est laissé troué et vidé.

J. George : Constance c'est sans compter que le chiffonnier ramasse pour transformer il ne réutilise pas les haillons.

F. Vallos : Effectivement il les ramasse, les classe et les revend comme matière « première ».

C. Heilmann : Ah merci ! Je cherchais une figure de chiffonnier au cinéma et je suis tombée sur : *Le chiffonnier*, 1896, de Melies, film perdu. Tombé dans l'oubli.

F. Vallos : Il faudrait faire une recherche sur cette figure. Revoir toutes ces personnages dans la littérature, dans l'art et dans le cinéma qui dont ces chiffonniers.

F. Canova : Il y a la poésie « Le vin du chiffonnier » de Baudelaire, qui fait dire à Walter Benjamin que Baudelaire est un « chiffonnier », parce que entre le poète et le chiffonnier il y a une fraternité secrète et profonde, puisque les deux sont à la fois « flâneurs et industriels ».

Au cœur d'un vieux faubourg, labyrinthe fangeux,
Où l'humanité grouille en ferments orageux,
On voit un chiffonnier qui vient, hochant la tête
Butant, et se cognant aux murs comme un poète,
Et, sans prendre souci des mouchards, ses sujets,
Épanche tout son cœur en glorieux projets.

F. Vallos : Oui Benjamin doit cette figure à Baudelaire. Ici il s'agit d'une métaphore pour parler du poète et moins du chiffonnier. Ce qui demeure intéressant c'est de le penser comme comparaison. Qu'est-ce qu'il y a en commun entre le poète et le chiffonnier ? D'avoir le projet d'indiquer quelque chose à partir de l'état restant du monde.

M. Leith-Mourier : En effet d'indiquer quelque chose à partir de l'état restant du monde ; on peut considérer ces « haillons », « chiffons » comme des témoins, qui ont assisté aux précédents prélèvements. Des témoins ayant une mémoire et à qui les chiffonniers-poètes redonnent la parole.

F. Canova : Ça pourrait être intéressant développer la « clairvoyances » de certaines figures marginales, qui sont capables de voir des choses qui sont invisibles aux autres. Je pense aussi en Russie à la folie-en-Christ (*yourodstvo*), aux ascètes qui vivent comme ⇒

☞ des clochards en suivant la règle franciscaine et qui se fondent sur la première épître de Paul aux Corinthiens : « Nous, nous sommes fous à cause du Christ, [...]. Jusqu'à présent, nous sommes pour ainsi dire l'ordure du monde, le rebut de l'humanité ». Ces personnes en Russie sont assez respectées parce que, comme les poètes ou les oracles, ils ont la capacité de voir

le monde d'un autre point de vue et de le montrer aux autres.

figure de *Ann Lee* récupérée par Pierre Huyghe et Philippe Parreno. L'existence de ces figures occupent une telle place qu'il est nécessaire de créer ce qui se nomme une mythologie (comme gestion de ces récits et de ces fictions), comme traitement de ces effets et qu'il incombe de penser la place qui nous est laissée pour advenir. L'image synéidétique est précisément cette manière d'indiquer comment il nous est possible de prendre place dans cette foule chaotique et hantée* .

F. Vallos : Je suis d'accord Maeghan : ils sont une trace, comme témoins. Et cette mémoire est la *mérimnie*. Comme conscience politique de ce qui a été commis. Il a la nécessité de travailler en permanence sur cette mémoire. La mémoire du chiffonnier. Je vous conseille cet ouvrage que j'avais dirigé : <https://www.lespressesdureel.com/ouvrage.php?id=6727&menu=0>

La troisième forme de hantise est celle, plus large, de toute image et de tout signe. Et puisque nous ne nous intéressons jamais au prélèvement mais à la production, nous sommes éduqués à produire infiniment de nouveaux signes, de nouvelles formes, de nouvelles images, etc. Nous produisons ces images et nous faisons en sorte qu'elles acquièrent une puissance, qu'il y ait un « acte d'image ». Nous sommes donc saturés à la fois de l'image et de sa puissance. Et tandis qu'elles s'accumulent, et tandis qu'elles ouvrent toujours plus à des traumatismes et à des crises, nous sommes hantés au point qu'il n'y a plus d'espace possible dans ce qui devrait nous servir de maison et d'abri, au point même qu'il n'y a plus de place pour que nous puissions trouver d'autres abris. Alors nous nous y habitons toujours un peu plus tandis que nous n'habitons plus. Nous sommes alors privés d'abris (et donc d'être et donc de devenir éthique) et nous devenons la demeure infinie de figures *hanteuses* (voir J.B. Carobolante***). Il y a donc trois conséquences profondes à cela. D'abord nous sommes des êtres hantés et nous éprouvons une réduction très forte de notre être. Et tandis que notre être est hanté,

Je suis d'accord Francesco. Il y a un long travail à faire sur ces formes de clairvoyance. Sur ces manière de lire l'état restant. Ce pourrait être la suite du séminaire. J'y travaillerai pour le prochain séminaire et je vous proposerai un série de modalités de lectures.

* **J. George** : Cela me fait penser au poème « Cortège » d'Apollinaire comment le poète se construit par et dans un cortège quasi funèbre.

*** **C. Heilmann** : Sur le cinéma? tu convoques quel écrit de Carobolante?

J. George : Sa thèse j'imagine
F. Vallos : Sa thèse sur le cinéma spectral. Il y a une conférence de Carobolante sur le CRAL.

C. Heilmann : Elle est là : <http://laboratoirefig.fr/2018/04/02/conference-jean-baptiste-carobolante/>

* **J. George** : Existerait-il une « hantise pour soi », comme il existe une classe en soi et une classe pour soi chez Marx ?

F. Vallos : Oui il existe une hantise pour soi ! Elle est massive, exorbitante. Elle ouvre à l'angoisse. Parce que nous sommes le réceptacle infini de hanteurs et de hanteuses.

J. George : C'était une question un peu rhétorique. Je trouve cela beau hantise pour soi.

F. Vallos : Non elle n'est pas si rhétorique. Il y a bien une hantise pour soi à soi. Elle trouve sa fondation dans la hantise générale, mais nous ne cessons de la créer. Nous sommes nos propres spectres.

L. Soula : Il y a quelque chose que je ne saisi pas : « nous sommes nos propres spectres » ça veut dire que nous sommes la somme de nos spectres ? Où comme tu le dis avant nous sommes leur réceptacle ?

Si nous sommes nos propres spectres en quoi nous empêchent ils d'habiter ? Nous qui sommes aussi eux ? Nous habitons ensemble non ? Et si nous sommes réceptacle, est-il seulement possible et surtout enviable de ne pas laisser advenir en nous des squatteurs ?

Ces spectres sont-ils d'abord toujours terrorisant, ne peuvent-ils pas être ceux qui justement nous permettent une conscience politique ? Tous ne disent pas la même chose du monde ?

Cela me plaît bien cette idée de se penser comme un être attentif à l'abri laissé en soi, afin qu'advienne une certaine hantise. Le soin ne peut-il pas être cette forme de hantise ?

F. Vallos : Très juste ! Nous sommes d'abord la somme de nos propres spectres. Mais nous sommes aussi le producteur de nouveaux spectres.

En soi ils ne sont pas tous terrifiants. Mais ils peuvent l'être. L'autre question est la place. Or ces formes de hantises prennent souvent plus de place que prévu. Plus elles prennent de la place, plus elles sont nombreuses, et moins nous en avons pour nous. Et c'est alors que nous devenons des êtres hantés.

Par ailleurs, puisque nous devons vivre avec des hantises, il faut apprendre à lire avec. Voir pour cela le commentaire de Francesco.

M. Leith-Mourier : Il me semble que ton commentaire Fabien ne répond pas à une partie du tien Loïc, et c'est cette partie qui m'intéresse, ne pourrait-on pas considérer le soin comme étant garant de ce creux, de cet espace laissé vide et qui peut faire abri. Qui pourrait être un soin au sens de prendre soin de laisser disponible. C'est comme çela que je comprends la fin de ton commentaire Loïc. Prendre soin de rester disponible, attentif et à l'écoute, pour ne pas se retrouver saturé de hantises non choisies et qui nous occupent au sens d'occuper un territoire, qui s'emparent de nous et dont nous ne serions pas conscients car saturés d'informations

F. Vallos : Tu as raison Maeghan. Je relisais les commentaires pour revenir sur le soin. Le soin ne peut vraiment être un garant. Soit en pense le soin (voir le séminaire de

l'an dernier) comme acte philosophique pour éviter toute trouée, soit on pense le soin comme acte moral et dans ce cas il vient réparer ce qui a été troué.

En ce sens (les deux) le soin peut être une hantise. Plus exactement il est une préoccupation, ou plus encore une sollicitude. Ce qui ne cesse de venir vous interroger. En cela le soin c'est prendre acte que l'espace doit être laissé libre de sorte que nous puissions advenir à soi et aux autres.

Afficher moins

M. Leith-Mourier : À ce stade de réflexion il y a retournement dialectique dans ma pensée ou alors on peut nuancer l'idée de base qui était de considérer ces « béances », ces « trous » comme quelque chose de négatif, de laissé pour compte. Ces trous comme espace ignorés. Nous pourrions aussi voir le vide comme positif, le vide comme espace en puissance qui permet d'accueillir autre chose. Par exemple (un de mes grands sujets de réflexion ces derniers temps) Les trous laissés dans l'emploi du temps pour laisser advenir l'expérience de l'ennui, ennui comme état de disponibilité envers le monde, état de désœuvrement mais aussi de réceptivité, de porosité qui nous permettrait d'éprouver le monde grâce à cette ouverture, d'éprouver le monde et d'ouvrir un espace de communication, une approche sensible, une écoute envers le monde.

F. Vallos : Entièrement d'accord, mais ce ne sont pas les mêmes trous. Là il s'agit de ces arrachements, de ces trouées, de ces prélèvements opérés brutalement sur le monde.

M. Leith-Mourier : Il est vrai qu'il s'agit de deux types de trous différents. Je suis d'accord. Les trous dont je parle ne sont pas des stigmates

F. Vallos : Non ! Et c'est toute la différence.

L. Soula : Ah oui je crois mieux voir ! Merci à vous !

d'images, trop d'images, nous ne pouvons qu'être
bouleversés et hantés. La pensée synéidétique
permet de l'énoncer et de le comprendre.

8 mars 2021